

Lettres

recueillies par André Gide
dans son dossier
« *Corydon* »

DOCUMENTS PRÉSENTÉS
PAR
ALAIN GOULET

Le dossier intitulé « Notes pour Corydon » qu'abrite la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet (γ 885) recèle en annexe quelques lettres reçues et jointes par Gide à ce dossier, qui se rapportent donc spécifiquement à Corydon, et plus généralement à l'homosexualité. Elles confortent à leur manière la fameuse déclaration de Gide selon laquelle Corydon était à ses yeux « le plus important et le plus serviceable [...] de plus grande utilité, de plus grand service pour le progrès de l'humanité » de [ses] écrits¹. En voici l'essentiel :

I

St-Julien-de-Vouvantes
4 mai 1931

Monsieur,

Je viens de lire en entier *Corydon* — j'en connaissais des passages et l'esprit seulement. J'en ai entrepris la lecture avec la certitude d'être extrêmement d'accord avec vous et voilà que je me suis cabré.

1. *Journal*, « Bibl. Pléiade », t. II, p. 1017 (Janvier 1946).

Corydon assure à la femme un rôle uniquement maternel : « le respect de la femme accompagne l'uranisme » (p. 169) ; « La jeune fille grecque était élevée non point tant en vue de l'amour, que de la maternité » (p. 159), etc. D'accord avec vous pour reconnaître la valeur morale et sociale de l'uranisme — cette logique audacieuse me remplit d'aise.

Mais nous, les femmes unisexuelles, qu'allons-nous devenir ? Devrons-nous nous ranger parmi ces « invertis » que vous prenez soin de différencier des normaux (p. 173), si je comprends bien que sont invertis ceux qui ont horreur de l'autre sexe ?

Et si nous sommes sans « refus d'avance », si nous avons vis à vis des jeunes garçons aussi bien que des jeunes filles cette attitude délicate que vous remarquez chez les aînés amoureux des adolescents, des enfants (p. 178), où donc nous classerons-nous, femmes débordantes de tendresse — Ah ! que ce soit ce que tu peux toucher que tu désires — et qui ne possédons pas plus cet instinct sexuel que j'aime vous voir nier, que le sens de la maternité ?

Je ne suis pas loin de conclure qu'il existe des êtres mixtes qui sont attirés par la beauté de l'adolescence, simplement. Mais à mon tour, je ne sais plus que faire des enfants dont j'ai été, et qui, tels Alexis, manifestent des tendances très nettes et très naturelles.

Ah ! tout n'est pas résolu — peut-être vous êtes-vous contenté avec modestie de réfléchir sur les hommes parce que vous êtes homme. Et peut-être faut-il une femme pour écrire une œuvre parallèle à *Corydon* qui m'enchanterait d'autant plus qu'il soulève en moi de problèmes.

À vous, avant et après vos paroles.

M. Joubert.

Mademoiselle M. Joubert, Institutrice, St-Julien-de-Vouvantes (Loire-Inférieure)

II

Saint-Sulpice-des-Landes, 6 mai 31.

M. Chiron, instituteur public
À Monsieur André Gide

Monsieur,

La vérité est quelque peu différente de ce que je vous ai dit dans ma première lettre. Voici :

Je dois me suicider pendant les grandes vacances.

N'ayant pas le courage de détruire mes manuscrits, j'ai imaginé de vous les envoyer définitivement ainsi que mes essais de composition musicale.

Vous recevrez le tout avec cette lettre.

Je vous prie de vouloir bien excuser ma hardiesse en considérant ma situation particulière. Naturellement tous ces papiers vous appartiennent et vous pourrez les jeter au feu si bon vous semble.

Je vous demande donc d'accepter ce legs et, m'excusant une dernière fois, je vous assure de ma reconnaissance.

M. Chiron

M. Chiron, instituteur public

Saint-Sulpice-des-Landes, par Saint-Mars-la-Jaille, Loire-Inférieure.

III

Mrs. Minderop & Rust, Notarissen

Rotterdam, le 2 février 1928

Monsieur,

C'est seulement après lecture de vos écrits — qui ont été pour moi une révélation — que j'ose prendre la hardiesse de vous aborder par cette lettre, en vous priant de bien vouloir m'accorder un entretien. Il ne s'agit que d'un conseil, d'un renseignement que, peut-être, vous pourriez me donner, mais que je ne puis pas vous demander par écrit.

Si vous voudriez me recevoir, je pourrais être à Paris le 11, 12, 13, 18, 19 ou 20 février prochain. Si aucune de ces dates ne vous conviendrait, je pourrais venir à une date à fixer par vous.

En vous affirmant que vous faites un acte de charité en accordant à ma prière, je vous donne l'assurance de ma haute considération.

R. D. Rust

[Réponse d'André Gide à R. D. Rust, copie dactylographiée :]

Paris, le 6 février 1928.

Monsieur,

Que répondre à votre lettre, sinon ceci : je me tiendrai à votre dispo-

sition le 13 Février² à l'heure que vous voudrez bien m'indiquer, mais dans l'après-midi de préférence ; heureux si je peux vous aider d'un renseignement ou d'un conseil.

Veillez en attendant croire à mes sentiments bien cordiaux.

Mrs. Minderop & Rust, Notarissen

Rotterdam, le 9 février 1928

Monsieur,

Je vous remercie vivement de votre lettre du 6 courant ; je me présenterai donc chez vous lundi 13 crt à 4 h. de l'après-midi.

Veillez croire, Monsieur, je vous prie, à ma haute considération.

R. D. Rust

[Lettre d'André Gide à R. D. Rust, après la visite, copie dactylographiée :]

Paris, le 14 février 1928.

Cher Monsieur,

Un petit mot de vous me ferait grand plaisir, qui me dirait si vous avez trouvé bon accueil à l'étude de notaire dont vous m'aviez demandé l'adresse ; si l'on s'y est montré aimable pour vous et si vous avez facilement pu obtenir les pièces ou renseignements que vous cherchiez.

Dans l'espoir de vous revoir sans trop tarder, veuillez croire à mon attentive sympathie.

Rotterdam, le 16 février 1928
À Monsieur André Gide, Paris

Monsieur,

Je vous suis reconnaissant, infiniment reconnaissant : j'ai besoin de vous dire cela encore, après ma missive de lundi. Les petites fleurs de mon pays que je me permets de vous envoyer par le même courrier n'ont pas d'autre prétention que d'être les interprètes de ce sentiment de reconnaissance ! Je sais (je l'ai lu dans les « Feuilletts³ ») qu'il n'est pas votre habitude de répondre aux lettres que l'on vous envoie, j'en suis

2. Le choix de cette date du 13 correspond à la manière dont Gide investit symboliquement ce nombre perçu comme démoniaque.

3. Cf. « Feuilletts » de 1921 : « Que répondre à cela ? Rien, n'est-ce pas ? Je n'ai pas répondu. » (*Journal*, t. I, p. 1152).

bien content : laissez-moi seulement le plaisir de vous écrire ce petit mot !

Je suis retourné dans mon pays avec un tas de livres de vous et sur vous ; les 3 tomes sont ainsi parmi eux. Et j'ai aussi suivi votre conseil et je suis parti mardi soir : je ne l'ai point regretté !!

Je vous répète — au risque de vous ennuyer peut-être — mes sentiments de grande gratitude.

R. D. Rust

Si vous désiriez, avant de me présenter à vos amis, des renseignements sur moi, je connais fort bien le pasteur de l'église wallonne de Rotterdam, M. Paul Reyss, français par naissance — qui sera sans doute tout prêt à répondre à toutes les questions à poser sur moi.

Je viens de terminer cette lettre quand je reçois la vôtre du 14 crt. En effet, je suis très touché de votre gentillesse, et ce qui précède vous aura déjà montré que j'étais des plus contents de ma visite à cette fameuse étude !

[Réponse d'André Gide, copie dactylographiée :]

Paris, le 18 février 1928.

Cher Monsieur,

Les belles fleurs volantes sont tombées du ciel sur la Villa Montmorency, hier soir, dans un merveilleux état de fraîcheur. Que vous êtes aimable. Une assez forte grippe me retient à la chambre depuis votre visite. Le printemps subit que je vous dois me tient inespérément compagnie.

Heureux que vous ayez pu vous procurer les trois petits volumes dont je vous parlais. Heureux surtout si mes renseignements ont pu vous aider et si votre démarche de mardi vous a donné satisfaction. Vous m'en reparlez lorsque j'aurai le plaisir de vous revoir. Ce sera sans trop tarder, je l'espère.

Veillez croire à mes sentiments bien attentifs.

IV

Paris, le 19 février [?].

Monsieur,

En proie à une détresse morale de plus en plus atroce, je me suis

décidé à vous écrire pour implorer votre secours.

Je suis entraîné par des goûts invertis constamment refoulés hélas vers une situation toujours plus désespérée. Je me sens incapable d'en sortir avec mes seules forces. J'ai alors pensé à vous, et j'ai placé mes derniers espoirs dans les conseils que vous pourriez me donner.

Pour que vous compreniez à quel point j'ai cru nécessaire de vous écrire cette lettre, je vais essayer de vous montrer de mon mieux comment je suis abouti à un tel état de découragement.

Longtemps, j'ai vécu dans les rêves qu'à plaisir forgeait mon imagination. Pendant de nombreuses années, j'ai pu croire mon penchant exceptionnel : je vivais en province une vie assez retirée, ne fréquentant que fort peu mes camarades du lycée ; je les sentais bien trop différents de moi. Cette existence se prolongeait d'autant mieux que je vivais dans une sorte d'engourdissement dont même maintenant, je n'ai pu encore complètement me débarrasser, à vingt-deux ans.

Pendant, m'étant mis à lire, je me rendis, peu à peu, compte de mon erreur. D'ailleurs, je vins à tomber un jour sur un livre qui devait avoir sur moi une répercussion considérable et me donner plus tard l'idée de cette lettre. Je veux parler de « Si le Grain ne meurt ». La lecture de cette œuvre entraîna en moi des découvertes qui me bouleversèrent. Mes désirs qui, jusque là, étaient demeurés à peu près inconscients, me devinrent sensibles. Un grand état d'excitation s'ensuivit. Et je me mis, enfin, à rechercher une aventure selon mes goûts. Mais je dus bien mal m'y prendre, car tous mes efforts n'aboutirent à aucun résultat.

Évidemment, la malchance, qui toujours me poursuit implacable, en est en partie la cause. J'attribue, cependant, cet échec principalement à mon caractère. En effet, si ma ridicule timidité, mon manque de confiance en moi, ma fierté stupide ne s'en étaient pas mêlés, il me semble fort probable que j'aurais réussi à vaincre la fatalité. Il existe, il est vrai, une autre cause, et peut-être la primordiale, que je vous dirai à la fin de cette lettre.

Je glisse, ainsi, peu à peu, vers un état de désespoir de plus en plus excessif. Je subis même, de temps en temps, des périodes de découragement si intense, que pas un jour ne se passe sans crises de larmes. Certains soirs, mon désir est si impérieux et je me sens si incapable de le satisfaire, que je me lance éperdument dans les rues de Paris, espérant ainsi le fatiguer par de longues marches interminables. Hélas, le plus souvent, je ne rentre de ces atroces promenades nocturnes que dans un état bien lamentable. Ce n'est, d'ailleurs, généralement que pour me

jeter dans mon lit, où là j'essaie, après avoir éteint la lumière, de noyer dans les larmes mon horrible désespoir. Ce sont alors des lamentations, des appels dans le vide, des doutes affreux, des sauts désordonnés. Parfois ma mère, qui couche dans la chambre voisine, vient à remarquer mes sanglots et me demande si je pleure. Je lui réponds alors en essayant d'affermir ma voix : « Oh non ! voyons, ma petite maman, je suis simplement enrhumé ». Et pour la détromper, j'essaie de rire.

Je sors quelquefois avec des camarades. Je pars fringant et, la plupart du temps, j'en reviens bien triste. Je les ai vus trop heureux. J'ai senti la vie trop facile pour eux. J'ai eu trop l'impression d'être avec des étrangers, et de ne pas comprendre leur langue. Et puis, je suis trop las d'espérer et de ne jamais trouver, pour m'amuser nulle part.

Bien souvent, ces sorties sans joie, je les évite. Je préfère encore la solitude, cette solitude affreuse dans laquelle on revoit trop tous ses chagrins. Mais au moins on ne rencontre plus ainsi ces désillusions, que je connais tant.

Que cet isolement, cependant, peut être terrible. N'avoir personne à qui se confier, devoir toujours se cacher, ne recevoir jamais aucun conseil ! Quand cela finira-t-il donc, mon Dieu ? Quand pourrai-je enfin profiter de toute la liberté que me laisse ma pauvre mère, qui voudrait tant me voir heureux ? Quand pourrai-je enfin atteindre à la plénitude de mes forces ?

Que de plans, pourtant, ai-je pu ébaucher ces derniers temps, pour sortir de mon ornière. Mais toujours, au moment de les mettre à exécution, j'ai hésité. Je ne sais où ils pourraient me mener. Je ne sais ce qu'il pourrait arriver. Saurais-je, dans ma hâte d'aboutir, éviter les embûches qui, peut-être, se dresseront sur ma route réputée si ardue ? Saurais-je rester continuellement suffisamment prudent pour ne pas dévier sur une mauvaise voie ? Je ne sais. Il est si difficile de ne pas s'égarer sur un chemin que l'on ne connaît que par ouï-dire.

Si tous les livres que j'ai pu lire ne m'ont pas appris à me diriger dans la vie, ils m'ont tout de même permis, et cela me semble inestimable, de connaître votre nom et la plupart de vos œuvres. D'ailleurs, avec quelle ferveur, et souvent quel émoi aussi, ai-je pu les lire. Jamais ne s'effaceront de mes yeux les horizons merveilleux qu'elles y firent apparaître. J'en suis même venu à concevoir pour vous une admiration et une reconnaissance infinies.

Ainsi, me sentant de plus en plus déprimé, ne croyant plus pouvoir sans danger me lancer seul dans des aventures hérissées de difficultés, et

ne voyant plus de possibilité de réussite sans les conseils d'une personne avisée, ai-je pensé à vous, Monsieur, vous dont l'un des livres fut pour moi comme une révélation.

Nul plus que vous ne me semble capable de me sauver et, j'en suis sûr, vous ne voudrez pas laisser cet appel sans réponse. Dans cette lettre bien maladroitement j'en ai peur, vous aurez trop senti ma détresse. Que ferai-je donc, sans votre appui, dans cette sombre nuit où je ne peux trouver mon chemin ? Quelle nouvelle désillusion, et non l'une des moindres, serait pour moi votre silence. Je vous en supplie, Monsieur, ayez pitié de moi, délivrez-moi de ce cauchemar angoissant. Qu'il puisse enfin rentrer dans ma vie si ténébreuse un rayon de soleil !

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de mon profond respect.

F. Collet

1 bis rue Carcel, Paris (15^e)

V

La lettre suivante n'émane pas pour nous d'un inconnu puisqu'elle est de Roger Schutz, né le 12 mai 1915 dans le canton de Vaud, fils de pasteur, qui devait fonder en 1940, à vingt-cinq ans, la Communauté œcuménique de Taizé, commençant par y accueillir des réfugiés juifs avec sa sœur Geneviève. On sait qu'il est mort à Taizé, assassiné, le mardi 16 août 2005.

Outre la lettre ci-dessous, Claude Martin nous signale que deux autres lettres de Roger Schutz à André Gide sont connues (du 16 septembre 1933, coll. privée, et du 21 juillet 1935, Bibl. Doucet).

Valentigney, La Tourelle, le 8 mai 1933

L'intrus qui vous envoie ces lignes est un jeune fils de pasteur de 18 ans qui voudrait vous poser quelques questions ou si vous préférez vous demander quelques conseils au sujet de l'homosexualité.

Je suppose que vous avez dû en souffrir et qui sait si, à présent encore, vous n'éprouvez pas une certaine tristesse à vivre en incompris aux yeux des hommes, en général. Pour moi, le même mal me tourmente. Tous mes efforts pour devenir ce qu'on appelle « normal » furent inutiles.

Les questions que je me permets de vous poser, les voici :

Mon bonheur dépend-t-il en partie de la place que j'accorderai à mes

penchants pédérastes ?

Pour mon existence que je voudrais heureuse, y a-t-il plus de gain à perdre ma vie aux yeux des hommes ?

Questions perplexes !

Je vous serais on ne peut plus reconnaissant d'y répondre. Si vous le jugez bon et que vous le puissiez, écrivez-moi, je vous prie, pendant un séjour que je fais chez une tante à Neuchâtel, entre le 12 et le 20 mai, à l'adresse suivante : Roger Schutz-Marsanche, 9 rue de la Serre, Neuchâtel, Suisse. (Ou du 20 mai à mon adresse habituelle : R. Schutz-Marsanche, cure d'Oran-la-Ville, (Vaud, Suisse).

Vous voudriez peut-être savoir dans quelle carrière je pense m'orienter. Mon imagination souvent trop fertile me montre tout ce qu'il y aurait de bonheur à devenir professeur de littérature, d'histoire ou de philosophie, et en même temps d'être grand chef d'un internat fondé et organisé par moi, construit selon mes goûts, car je vois très nettement quand je le veux la structure de mes bâtiments, le hall métallique, l'immense réfectoire grisâtre ; je vois aussi tous mes jeunes adeptes rendus uniformes par le costume et qui me devront l'obéissance absolue, aussi bien pendant les études qu'après, pour arriver par ce moyen à leur faire prêcher mes vues politiques qui sont, à part un point ou deux, analogues au communisme. Je relis ma dernière phrase et je me dis que si Madame de Sévigné l'avait sous les yeux, elle la dirait grossièrement lourde... Mais vous, Monsieur, ne la trouvez-vous pas en plus prétentieuse au possible ?

Adieu Monsieur, croyez à mes sentiments très respectueux ainsi qu'à ma vive admiration.

Roger Schutz

VI

Une lettre dactylographiée de Robert Ross (exécuteur testamentaire et ami d'Oscar Wilde) à André Gide figure dans le dossier de Corydon, accompagnée d'un article de presse du Corriere della Sera, en italien : « Lord Douglas difende in tribunale la sua amicizia per Oscar Wilde », qui se fait l'écho du procès de 1895 au cours duquel Douglas prétendait ignorer l'homosexualité de Wilde. Gide en a publié l'essentiel dans Si le grain ne meurt, et nous n'en donnons donc ici que le cadre, resté inédit.

Reform Club, Pall Mall, S.W.
March 21, 1910

Dear André Gide,

I am laid up in bed and therefore have to dictate this letter. I am delighted that you have reprinted your brilliant Souvenirs of Oscar Wilde.

[*Etc., citée dans Si le grain ne meurt, Journal 1939-1949, p. 582 ; et dans Souvenirs et voyages, p. 299, lettre dont on trouve la traduction dans ce dernier volume, pp. 1186-7.*]

[...] there is no longer any reason for me to be silent. For the moment other matters occupy me.

From a note on page 69 of your little brochure I understand that you cannot be aware that the new edition of « De Profundis » contains everything which was in the German edition, and also the letters written from prison by Oscar Wilde to me and published in Davray's edition. I am sending you a copy. I, unfortunately, can only read French and am unable to write it ; but I trust you will be able to understand my letter.

Again with many thanks.

Always yours sincerely

Robert Ross ⁴

4. *Traduction* : « Cher André Gide, Je suis retenu au lit et dois donc dicter cette lettre. Je suis ravi que vous ayez fait paraître une nouvelle édition de vos excellents Souvenirs d'Oscar Wilde [...]. [...] je n'ai plus aucune raison de me taire. Pour le moment, d'autres questions m'occupent. D'après une note de la page 69 de votre petite brochure, je comprends que vous ignorez qu'une nouvelle édition du *De Profundis* contient tout ce qui était dans l'édition allemande, et aussi les lettres qu'Oscar Wilde m'a adressées depuis sa prison et qui ont été publiées dans l'édition de Davray. Je vous en envoie un exemplaire. Malheureusement, je me borne à lire le français, sans être capable de l'écrire ; mais j'espère que vous pourrez comprendre ma lettre. Encore une fois, tous mes remerciements. Toujours sincèrement à vous, Robert Ross. » (« L'édition de Davray » : Oscar Wilde, *De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison par Oscar Wilde à Robert Ross*, traduits par Henry-D. Davray, Paris : Mercure de France, 1905.)